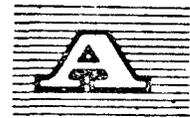


NATIONS UNIES

ASSEMBLEE  
GENERALE



Distr.  
GENERALE

A/35/174  
14 avril 1980

ORIGINAL : FRANCAIS

---

Trente-cinquième session  
Point 22 de la liste préliminaire\*

LA SITUATION AU KAMPUCHEA

Lettre datée du 11 avril 1980, adressée au Secrétaire général par  
le Représentant permanent du Viet Nam auprès de l'Organisation  
des Nations Unies

J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint, pour votre information, l'article intitulé "Des réfugiés sous la coupe des Khmers rouges" écrit par Hervé Chabalier dans le journal "Le Matin" du 15-16 mars 1980, reflétant la situation actuelle aux frontières du Kampuchea, notamment la vie intenable des réfugiés du Kampuchea sous "contrôle" des gens de Pol Pot et le rôle qu'y jouent les autorités de Pékin, en violation de la souveraineté et de l'intégrité territoriales de la République populaire du Kampuchea.

Je vous prie de bien vouloir faire distribuer cet article comme document officiel de l'Assemblée générale au titre du point 22 de la liste préliminaire.

Le Représentant permanent de  
la République socialiste  
du Viet Nam auprès de  
l'Organisation des Nations Unies,

(Signé) HA VAN LAU

---

\* A/35/50.

ANNEXE

*DES REFUGIES SOUS LA COUPE DES KHMERS ROUGES*

*Dans le camp de Sakeo, en Thaïlande, où sont entassés 28.500 cambodgiens, c'est l'Angkar qui fait régner sa loi gare à qui ne partage pas l'idéologie des hommes en noir.*

*Rosalynn Carter, émue aux larmes, a pris l'un des bébés du camp dans ses bras ; la voix cristalline de Joan Baez a traversé les fragiles murs de chaume des paillotes; Liv Ullmann a tendu son bras gauche et offert son sang. Les cameramen ont filmé, les photographes mitraillé, les journalistes "pissé la copie". Le monde entier n'ignore - presque - plus rien du camp de réfugiés de Sakeo, en Thaïlande, où 28.435 cambodgiens attendent des jours meilleurs.*

*L'opinion publique bouleversée a envoyé de l'argent, les organisations humanitaires se sont abattues sur le camp (on en compte treize aujourd'hui) après avoir été ignorés de tous et démunis de tout, ces rescapés constituent maintenant l'une des populations les plus médicalisées du monde (un médecin pour neuf cents personnes). Et c'est tant mieux pour eux...*

*A force de servir de "camp vitrine", on aurait presque oublié qu'une partie des hommes et des femmes réfugiés à Sakeo, vêtus de pyjamas noirs, un krama à carreaux enroulé autour du cou, et profitant de la générosité internationale, ne sont rien d'autre que des assassins responsables de l'un des plus monstrueux génocides du 20<sup>è</sup>. siècle : celui du peuple khmer. Si la majorité des réfugiés du camp ne veut plus rien attendre des délires pol-potiens, il en reste bien trois mille, sans compter leurs familles, qui ne renient rien, espèrent retourner au Cambodge pour y poursuivre l'assainissement du pays, exécuter les "déviant petits-bourgeois", les intellectuels, et les paysans qui n'accepteraient pas avec enthousiasme d'être les serviteurs de l'Angkar, l'organisation constituée par les cadres Khmers Rouges.*

*A Sakeo, les cadres continuent de terroriser la population, de la surveiller, de la punir aussi. Je me trouvais à Sakeo, à la fin du mois d'Octobre 1979, lorsque les premiers milliers de réfugiés arrivèrent dans ce qui n'était pas encore un camp, mais un immense borbier, où des squelettes à bout de forces tombaient le nez dans la fange et les excréments, les seuls qui marchaient encore fièrement avaient des joues pleines et portaient des montres aux poignets, c'étaient les cadres Khmers Rouges. Mais, bien trop mobilisés à s'occuper des*

*/...*

débris du peuple Khmer qui arrivaient par vagues, médecins, infirmières, volontaires en tout genre et journalistes n'avaient guère prêté attention au manège de ces silhouettes noires et silencieuses, partout présentes, marchant les mains derrière le dos, s'arrêtant pour écouter dès qu'un malade, un mourant tentait de parler à un étranger.

Dès le début de Sakeo, l'Angkar, en fait, quadrille tout. La semaine dernière, alors que je parcourais à nouveau ce camp, des réfugiés sont venus discrètement me parler pour témoigner. Impossible de donner leurs noms, les risques seraient trop grands pour eux. Dix jours à peine après l'ouverture du camp, les cadres faisaient savoir aux organisations internationales sur place que la distribution de vêtements colorés et de fantaisie, envoyés du monde entier, ne les satisfaisait pas: "Il ne faut distribuer que des pyjamas noirs." Le noir, la couleur de la mort, de l'austérité imposée à tous par des fanatiques.

Dès que les paillotes furent construites dans le camp, les cadres tissèrent leur toile d'araignée: un responsable pour trois cases, désigne celui-là par la base. Un cadre pour cinquante familles, le Prathine Lot, choisi, lui, par l'Angkar, enfin, un chef pour mille personnes: le Prathine Voreak, un chef de quartier régnant sur deux mille quatre cents personnes. Au sommet de cette pyramide, le grand manitou. A Sakeo, il s'appelle Lim. Dégoûtant personnage....

Obséquieux avec les étrangers, faussement naïf, menteur. Il était, au temps de Pol Pot, l'un des principaux responsables Khmers Rouges de la province de Batambang. A l'Ouest du Cambodge, un secteur qui détient le record des massacres. Lim a trente-deux ans, il parle un peu le Français, et m'a affirmé, le visage rayonnant de bonne foi, qu'il n'a jamais été rien d'autre qu'un pauvre paysan. Les Khmers Rouges ?

"Non, le terme ne convient pas, dit-il, il faut parler simplement de peuple khmer". Le génocide ? "Quel génocide ? Ah, oui ! Le K.G.B. a organisé des massacres pour préparer l'arrivée des vietnamiens".

J'insiste. J'évoque les milliers de témoignages tous plus horribles les uns que les autres ; il finit par admettre "Que certaines exécutions ont été commises sous Pol Pot, mais que seuls les gens qui refusaient de se soumettre à la loi du régime en étaient victimes. C'est normal, non ? "

Lim dément aussi catégoriquement qu'il ait fait subir, avec la centaine de sbires qui lui servent de police interne, des services à certains réfugiés de Sakeo.

Les preuves ne manquent pourtant pas. Les radios confisquées par l'Angkar pour que les réfugiés ne puissent écouter les voix de l'étranger, passe encore; mais les femmes adultères traînées de force dans les ruelles du camp, une pancarte dénonçant leur faute pendue au cou; les hommes surpris en parlant du temps de Sihanouk, forcés de rester debout immobiles et torse nu en plein soleil six heures d'affilée; d'autres réfractaires, obligés de ramper sur la pierraille en appui sur les coudes et les genoux; ce paysan du sud enfermé dans une citerne vide pendant une heure et libéré avant qu'il ne succombe asphyxié;

et le reste ; les rondes de nuit d'hommes armés de gourdins et de matraques de fer qui pénètrent dans les maisons ; ces intimidations permanentes...

Le responsable du haut commissariat pour les réfugiés à Sakeo, Jensen, un Américain, a fini par ne plus pouvoir se taire malgré les consignes de silence qui sont la règle dans ce genre d'organisation internationale - souvenez-vous de la Croix-Rouge intervenant dans les camps de concentration, Nazis et ne pipant mot à l'extérieur de ce qui s'y tramait. Jensen a dénoncé publiquement les sévices de la bande à Lim. Résultat : il ne peut plus pénétrer à l'intérieur du camp, les militaires Thais qui en contrôlent l'entrée le lui interdisent et il a reçu en prime des lettres de menaces. Il devra sans doute abandonner son poste et être remplacé.

Un militaire Thai m'a d'ailleurs averti : "Je vous déconseille d'enquêter sur cette histoire de sévices dans le camp. Vous rendriez plus difficile la vie des étrangers qui y travaillent".

Bref, les Thais couvrent les exactions de Lim et, à l'occasion, lui donnent un coup de main. Intérêt politique oblige : contre le danger vietnamien, la Thaïlande joue les Khmers Rouges. Elle accepte d'ailleurs que la Chine les fournisse en armes à travers son pays. Le commandant Mongkon Henmark, le chef Thai du camp de Sakeo, vient d'envoyer une lettre à toutes les personnes qui travaillent à Sakeo pour le compte d'organisations humanitaires. En substance, il les met en garde : "Les discussions politiques avec les réfugiés sont interdites". L'avertissement est clair : malheur à qui entravera l'action des cadres Khmers Rouges.

Chaque jour, à l'hôpital du camp, arrivent des soldats Khmers Rouges blessés au Cambodge au cours d'affrontements contre l'armée d'occupation vietnamienne. Les médecins les soignent. Une fois rétablis, ils repartent au combat.

Les réfugiés de Sakeo qui ne partagent pas l'idéologie et la démesure des Khmers Rouges, mais sont assimilés à eux, parce qu'ils ont eu la malchance de vivre pendant cinq, voire dix ans, dans des zones sous leur contrôle, craignent d'être forcés de suivre les hommes noirs lorsque l'Angkar donnera l'ordre du retour au Cambodge. Les cadres distribuent régulièrement dans le camp des tracts écrits à la main, qui disent : "Ne croyez pas aux promesses des étrangers, aucun pays n'acceptera de vous recevoir. N'oubliez pas que vous êtes les vrais khmers et que vous devez le rester".

Song, Ean, appelons-les ainsi, et d'autres encore rencontrés dans le camp à l'abri des regards indiscrets et des mouchards, m'ont affirmé : "Même s'ils doivent nous tuer, nous ne repartirons pas".

Domage que toutes les huiles et les vedettes venues faire un petit tour à Sakeo le coeur sur la main n'aient pu voir aussi toutes les exactions qui s'y déroulent et toutes les monstruosité qui s'y préparent./.

HERVE CHABALIER  
(Le Matin, 15 - 16 Mars 1980)

-----